

Une semaine, un livre

N°349, 15 Mars 2020

L'homme est un grand faisan sur terre

Herta Müller

Der Mensch ist ein grosser Fasan auf der Welt

Traduit de l'allemand par Nicole Bary

1986, Gallimard 2009, folio 2012

124 pages

Un meunier roumain de langue allemande et sa famille cherchent à émigrer en Allemagne. Pour obtenir leurs visas, ils devront subir de dures épreuves.

Dans *L'homme est un grand faisan sur terre*, H. Müller prend pour thème la question des minorités et de leur impossible destin. Marginaux dans leur pays de naissance du fait de la langue qu'ils parlent, étrangers dans leur pays d'adoption dont ils parlent la langue, doublement étrangers quand ils retournent dans leur pays d'origine. Exclusion, déracinement, ostracisme, telle est la condition de ses personnages, surtout dans les années de la Roumanie communiste.

Ceci dit, son récit en parle de façon indirecte : pas de discours politique ni de recherche documentée sur l'émigration roumaine vers l'Allemagne. H. Müller choisit de parler d'une famille pauvre avec les mots de cette famille. Elle montre la souffrance morale, les barrières quotidiennes et les humiliations répétées, les épreuves subies et le prix à payer, qui passe par le don de sacs de farine mais aussi par celui du corps de la fille de la famille.

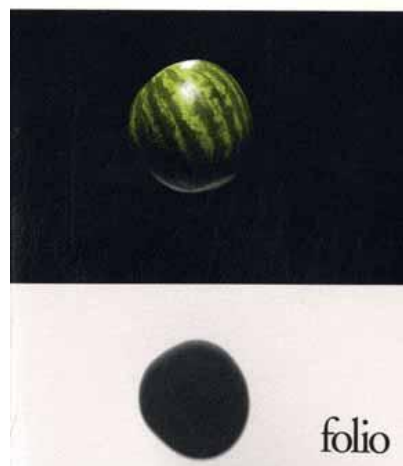
Son récit aurait pu être sordide, car la condition de ces gens l'est. Mais H. Müller a un style bien particulier, entre naturalisme et poésie. Des phrases courtes qui s'enchaînent, parfois sans lien de cause à effet ; une série de courts chapitres, chacun avec un titre, donne l'effet d'un patchwork de petites histoires. Le style d'H. Müller fait penser à celui de l'écrivain tchèque Bohumil Hrabal (*Trains étroitement surveillés, une semaine un livre* n°97bis) ou même de l'auteure hongroise Agota Kristof (*Le Grand Cahier*, 1986), avec cette inlassable volonté de décrire les difficultés, voire les atrocités, de la guerre et de la période communiste.

Ce livre n'est pas une lecture facile, on se perd facilement dans les divers moments qui se recourent. Comme chez Peter Handke (*une semaine un livre* n°348), le fil narratif est perturbé par les successions d'actions qui apparaissent fortuites, et il faut réussir à se laisser emmener par la prose particulière d'H. Müller.

Eléments biographiques :

Herta Müller est née en 1953 dans le Banat, en Roumanie, d'une famille souabe (minorité germanophone de Roumanie). Elle fait des études de lettres à l'université de Timisoara, devient traductrice puis enseignante. Ses deux premiers romans sont censurés par le régime de Ceausescu, auquel elle s'oppose, mais sont publiés en Allemagne. Elle émigre en Allemagne de l'Ouest en 1987. Elle a écrit 26 livres. Elle a obtenu le prix Nobel de littérature en 2009.

Herta Müller
L'homme est un grand
faisan sur terre



Une semaine, un livre

Extraits :

Le veilleur donne un coup de pied dans le ventre du chien qui glapit. Windisch regarde l'entonnoir et entend les glapissements au fond de l'eau. « Les nuits sont longues », dit le veilleur. Windisch recule d'un pas. S'éloigne du bord. Il regarde la meule de paille. Elle se dresse immobile, le dos à la rive. Elle ne bouge pas. Elle n'a rien à voir avec l'entonnoir. Elle est claire, plus claire que la nuit.

On entend le frémissement du journal. « Mon estomac est vide », dit le veilleur. Il déballe le lard et le pain. Le couteau brille dans sa main. Il mâche. Il se gratte le poignet avec la lame du couteau.

Windisch marche en poussant son vélo. Il regarde la lune. Le veilleur dit à voix basse, tout en mastiquant : « L'homme est un grand faisan sur terre. » Windisch soulève le sac et le pose sur son vélo : « L'homme est fort, dit-il, plus fort que les bêtes.

Un coin du journal s'agite dans la main du vent. Le veilleur pose le couteau sur le banc. « J'ai un peu dormi » dit-il. Windisch est penché sur le vélo. Il relève la tête. « Et je t'ai réveillé ?

- Non, ce n'est pas toi, c'est ma femme qui m'a réveillé. »

.....

Sur le cercueil de la vieille Kroner il y a des bouquets d'hortensias. Ils se fanent rapidement et deviennent violets. La mort qui est dans le cercueil, dans cette peau, dans ces os, les emporte. Et la prière de la pluie aussi.

La mouche furète dans les boules d'hortensias qui n'ont pas d'odeur.

Le curé apparaît sur le seuil de la porte. Son pas est pesant comme si son cœur était plein d'eau. Le curé donne à l'enfant de chœur son parapluie noir en disant : « Loué soit Jésus-Christ. » Les femmes murmurent, la mouche aussi.

Le menuisier apporte le couvercle du cercueil.

Une feuille d'hortensia tressaille. A demi violette, à demi morte, elle tombe sur les mains qui sont retenues par la ficelle blanche et qui prient. Le menuisier pose le couvercle sur le cercueil. Quelques brefs coups de marteau sur des petits clous noirs et le cercueil est fermé.

Le corbillard brille. Le cheval regarde les arbres. Le cocher met une couverture grise sur le dos du cheval. « Il va prendre froid », dit-il au menuisier.

L'enfant de chœur tient le grand parapluie noir au-dessus de la tête du curé, qui n'a pas de jambes. L'ourlet de la soutane traîne dans la boue.

Windisch sent l'eau glousser dans ses chaussures. Il connaît le clou de la sacristie. Il connaît le long clou auquel la soutane est accrochée. Le menuisier marche dans une flaque d'eau. Windisch voit les lacets tremper dans l'eau.

« La soutane noire en a déjà vu pas mal, se dit-il. Elle a vu le curé chercher avec les femmes les certificats de baptême dans le lit de fer. » Le menuisier pose une question. Windisch entend sa voix. Il ne comprend pas ce qu'il dit. Il entend la clarinette et le gros tambour derrière lui.